

Abdelkader NACEUR

Né le 24 mars 1946 à Bir El-Haffey (Gafsa), Abdelkader Naceur est depuis trois ans speaker à la radio et rédacteur à la revue *Al-Idâ'a*. Sa première nouvelle a été publiée par *Al-Amal* en 1966. On lui doit aussi une étude critique sur la poésie moderne tunisienne publiée en 1967.

Le premier ouvrage de l'Auteur est un roman : « Les oliviers ne meurent pas » (1). Il a obtenu le deuxième prix du Souvenir du 9 avril 1938. Œuvre de circonstance, donc, qui nous relate trois jours de la vie d'un Tunisien, sans famille et âgé de trente ans. On ignore son nom et son village d'origine. Cordonnier de métier, les événements politiques lui font quitter la maison pour se rendre à la capitale. Il y rencontre un militant nationaliste avec lequel il distribue des tracts et écrit des slogans sur les murs, pendant la nuit. Il participe à la grande manifestation populaire du 8 avril menée par Ali Belhaouane et Mongi Slim, en l'absence du leader, malade. Le lendemain il vient également devant le tribunal militaire et se sauve par miracle de la fusillade. Arrêté, il est exécuté à l'aube... Modèle parfait du genre de livre à thèse, ce roman n'appelle aucun commentaire particulier.

Le deuxième ouvrage de Abdelkader Naceur est un recueil de nouvelles : « Tu es chauve, chérie ! » (2). La dédicace du livre donne le ton :

« A ceux qui sèment le blé sans le posséder...
qui vendent leur sueur pour de l'espoir...
travailleurs de la sieste et du soir...
fils de mon village...
sans fleurs ni parfums... ni flatterie ».

Écoutons, par ailleurs, ce que l'auteur en dit lui-même :
« La création artistique, littéraire ou autre, ne peut être la pré-

servation de la stabilité et la sauvegarde de la résignation... Je ne suis qu'un ouvrier qui raconte l'histoire de ses amis, ces gens qui ont lutté, luttent et lutteront pour leur survie... La réalité d'un homme, d'un peuple ou d'une nation se fait par la lutte, la conquête, l'investigation et le courage. L'écriture n'est qu'un acte de la volonté pour appliquer cette règle » (3).

Les quatorze textes rassemblés dans ce recueil appartiennent à différents genres (4). On y trouve en effet, depuis les nouvelles patriotiques (Il revint pour jouer aux cartes, Les sphères cubiques) et les contes brefs réalistes (Le cadeau de la fête, Le savon des laveurs) jusqu'aux nouvelles classiques (La danse des malheureux, De l'impasse au rempart) et aux nouvelles de type moderne (Brume, Feuillettes et statues). Le texte traduit ici (pp. 59-68) appartiendrait plutôt à la dernière catégorie. Il exprime bien, en tous cas, l'hésitation d'une certaine catégorie de jeunes écrivains tunisiens devant la situation actuelle de leur pays.

(3) Interview par Abdelmajid CHORFI, *L'Action*, 10 mai 1970.

(4) Cf. la classification de M. J., *Al-Idâ'a*, 250, 15 avril 1970 (forme évocatrice, impressionniste, révolutionnaire)

(1) *Az-zaytûn lâ yamût*, Tunis, *STD*, 1969, 99 p.

(2) *Šal'a yâ ḥabibatî*, Tunis, *MTE*, 1970, 235 p.

TICKETS DECHIRES (*)

(Pour marcher, ...il faut parler...
et quand on parle, il se passe quelque
chose).

Ils parlèrent longtemps, longtemps ils se regardèrent l'un l'autre... Ils se mirent en route à un bout de la rue se dirigeant vers l'autre... Leurs pas les conduisaient sinueusement vers d'autres ruelles, vers d'autres quartiers, vers des maisons étroites comme des meules de paille, vers d'autres, élevées et de belle prestance...

Ils se mirent en route, alourdis par leurs caisses de bois dans lesquelles s'empilaient les feuilles, les lettres, les revues... Depuis de longues années, tous les matins, ils portaient ces mêmes fardeaux.

— Relève un peu ta casquette.

— Je ne peux pas.

— Je veux voir quel air tu as.

— Mets-toi à genoux, si tu veux voir quel air j'ai.

— Mais nous sommes dans la rue.

— Ça ne fait rien.

— Tu ne peux vraiment pas lever la main et relever un peu ta casquette ?

— Ça demande du temps et de la réflexion.

— Sais-tu que l'ombre de cette casquette cache le côté droit de ton visage et, chaque fois que je te regarde, je trouve un triangle d'un côté et une ligne de l'autre; c'est horrible...

— Ça ne t'étonne pas que ce soit horrible ?

— Ça demande du temps et de la réflexion.

— Et quand j'éclate de rire, quel air j'ai ?

— Tu as l'air d'une écorce d'amande fraîche.

— Tu ne vas pas m'en vouloir.

— Quelquefois, ça m'arrive.

— Je veux savoir. Pourquoi m'en veux-tu ?

— Parce que tu as emprunté un jour cette casquette et que tu t'es mis à t'en protéger de la chaleur du soleil, de la lumière, des parfums, de l'ombre, des bestioles, des moustiques...

(*) La traduction de ce texte est de Etienne RENAUD.

— Tu fais bien comme moi.

— Oui, mais c'est toi qui me copies.

*
**

L'un d'eux s'arrêta devant une porte cochère et voulut frapper le battant, mais la main de l'autre l'en empêcha. Ils se regardèrent... ils se turent.

— Pourquoi est-ce qu'on ne continue pas ?

— Je vais leur remettre la lettre.

— Pourquoi est-ce qu'on ne continue pas ?

— Nous avons ordre de nous arrêter tous les dix pas, au moins, pour leur remettre leurs paquets.

— Est-ce que ça ne t'embête pas ?

— Et toi ?

— Continuons, pour cette fois.

— Et nos colis ?

— Une fois, quoi... juste une fois. On va discuter.

Ils marchèrent ensemble...

— Pourquoi est-ce qu'on ne se mettrait pas au pas ?

— On va essayer.

— Bien sûr, on va essayer.

— Mais on n'y arrive pas !

— Alors, on va discuter.

— Arrêtons-nous.

— On va discuter.

— Il faut que je remette la lettre.

*
**

Il voulut frapper la porte du poing... l'autre arrêta le mouvement avec la main... ils se turent, puis marchèrent... ils s'arrêtèrent à nouveau... Ils ne se regardèrent pas... et se mirent en marche.

— Pourquoi tu m'empêches ? Je me sens fatigué.

— Tu te sens fatigué !...

Il se mit à rire, à rire aux éclats...

Il lui tapa sur l'épaule. L'autre s'éloigna pour esquiver ses bourrades. Il trébucha sur le bord du trottoir.

— Zut !

— Te voilà à genoux; tu peux me regarder maintenant.

Il le dévisagea et éclata de rire.

— Ce que tu as l'air vieux.

— Tu me fais rire...

— Je t'assure, tu as l'air drôlement vieux.

— Tu me fais encore plus rire...

Il était tassé sur les genoux, les deux mains sur la caisse fixée à sa poitrine... et par dessus la caisse apparaissaient d'abondants cheveux noirs, trempés de sueur... il était calme.

— Quand est-ce que tu t'es marié ?

— Je ne sais pas... en tous cas, depuis longtemps.

— Est-ce que tu es marié à l'heure actuelle ?

— Ha Ha... Tu penses que je suis marié... tu fais comme si j'étais marié... Mettons que je sois marié.

— Mais tu as l'air vieux... et drôle comme une marionnette.

*
**

Le chemin est long... Des rues coupent l'avenue et des ruelles coupent les rues. Ils savent qu'en chaque endroit il y a au moins une personne qui attend qu'on frappe à la porte pour se dépêcher d'ouvrir... et regarder la tête de celui qui frappe pour voir s'il a une casquette et sur le ventre une caisse et au-dessus de la caisse des cheveux trempés de sueur.

— Est-ce qu'il se passera quelque chose si nous arrêtons de travailler, ne fût-ce qu'un jour ?

— Un seul jour !

— Est-ce que ça va déclencher une tempête ?

— Le tonnerre va gronder.

— Est-ce que la loi nous punira ?

— On sera pendu...

— Comment ça va se passer ?

— On nous ligotera à des poteaux... on nous passera sur la nuque un tranchant... on nous lira dessus... ensuite on retirera nos liens et on nous recouvrira de terre

— C'est inouï, et après...

— Ces caisses, ce seront deux hommes qui les porteront. Leur visage inspirera la confiance.

— Tu me fais peur, et en même temps tu me fais rire.

— Pourquoi est-ce qu'on ne fait pas notre boulot ?

— C'est trop tard.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas revenir jusqu'au bout de la rue et recommencer ?

— Ils nous observent.

— Je voudrais voir quel air tu as, toi, le vieux bonhomme.

— Mais cette sacrée casquette, je voudrais que tu la jettes par terre.

— Je ne peux pas.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— C'est vrai ! Mais nous ne pouvons pas.

— Si on apprenait à marcher...

— Imagines que je sois cul-de-jatte, qu'est-ce que je te dirais ?

— Ne pense pas à ça maintenant.

— Je suis fatigué...

— Si tu n'étais pas marié, si tu n'étais pas si vieux, si tu étais célibataire comme moi, tu serais comme un cheval.

— Ah... merci... très bien... tu es un brave type... mais c'est trop tard.

— Ouf.

— Te voilà en train de soupirer.

— Je suis triste.

— Merci !... Mais on ne peut quand même pas revenir au bout de l'avenue.

— Alors mettons-nous au pas.

Il regarda la casquette de son ami... puis son pantalon... puis il regarda par terre, et la distance qui les séparait du bout de l'avenue se mit à diminuer... Leurs pas commencèrent à être mieux réglés. Ils regardaient devant eux. Des périodes de silences... puis des périodes de discussions, allant parfois jusqu'aux injures.

— La loi nous punira.

— Jusqu'à quel point peut aller la sévérité de la peine ?

— La mort, bien sûr... (il toussota). La mort, bien sûr... (il toussota à nouveau). La mort horrible, la pendaison.

Il se tut puis répondit :

— Tu es un âne stupide.

— Merci. Est-ce que tu n'as pas peur que nous soyons pendus.

— Mais j'ai besoin de me comporter comme un homme libre.

— Qu'est-ce que tu choisis.

— Ce qui devait arriver est arrivé (il regarda vers lui du coin de l'œil). C'est arrivé... J'ai choisi.

— Alors tu mourras.

— Nous avons dépassé l'avenue.

— Continuons à marcher. Il faut qu'on arrive à un endroit désert.

— Pourquoi ?

— Pour prier ! Eh oui ! c'est très bien. Il faut qu'on fasse au moins deux prosternations avant de mourir.

— On priera en prison.

— Ils ne nous en laisseront pas le loisir.

— On leur demandera.

— Marchons au pas... Il faut qu'on prie.

— Tu crois qu'ils vont remarquer.

— Qui sait ?

— Et s'ils ne se rendent pas compte.

— On distribuera demain une partie de ces lettres et après-demain l'autre partie... et après.

— Je suis fatigué.

— Il faut qu'on arrive à un endroit désert.

— Et avant ça ?

— Mettons-nous au pas.

— Oui (reprenant), mais on n'y arrive pas.